

vers l'Allemagne. En effet, l'empereur avait brusquement franchi le Rhin avec son armée, le 24 et le 26 septembre; fait, presque sans coup férir, mettre bas les armes à quatre-vingt-cinq mille Autrichiens avant la fin d'octobre, et pris la ville de Vienne, le 13 novembre. Puis il s'était dirigé vers la Moravie, où deux armées de Russes et d'Autrichiens s'étaient concentrées. Vers la fin de novembre, il occupait, près de Brunn, une position fort avantageuse; mais il dédaigna d'en profiter, disant qu'il n'aurait là qu'une bataille ordinaire. Il fit donc mine de se retirer, pour inspirer de la sécurité à l'ennemi, et de montrer quelque inquiétude, tout en resserrant les masses de son armée pour mieux en masquer la force. Grâce à cette manœuvre, il attira les Autrichiens et les Russes dans les plaines voisines du village d'Austerlitz. Les voyant arrivés là, il s'écria :

— Ils sont à moi !

Sa confiance dans ses dispositions était si grande, que, la veille de la bataille qui allait se livrer, il s'occupait tranquillement d'affaires civiles et de l'administration intérieure de l'empire. La nuit suivante, il dormait d'un profond sommeil, et, le lendemain, 2 décembre, il remporta une des plus brillantes victoires qui aient signalé son histoire militaire.

Dès les premières lueurs du jour, on le vit se placer à la tête de son état-major, et commencer cette lutte immense où, avec soixante mille hommes, il allait anéantir ou disperser soixante-cinq mille Russes et vingt mille Autrichiens.

Au plus fort de cette bataille mémorable, où ces deux armées essayèrent une si complète défaite, un soldat autrichien s'étant avancé à quelques pas de Napoléon, dirigea vers lui son fusil et fit feu. Mais, avant que le coup fût parti, un soldat français avait eu le temps de se précipiter devant l'empereur pour le couvrir de son corps, et ce brave tomba frappé de la balle destinée à son souverain.

Malgré la rapidité avec laquelle tout cela s'était passé, Napoléon avait parfaitement remarqué tous les détails de cette scène, et il donna aussitôt l'ordre de transporter le blessé à l'ambulance.

La bataille finie et gagnée, son premier soin fut d'aller s'enquérir lui-même du sort de l'homme qui l'avait préservé peut-être de la mort avec un si héroïque dévouement. Heureusement la blessure ne fut pas reconnue mortelle. Ce généreux soldat parut oublier toutes ses souffrances, et un rayon de joie illumina ses yeux quand il vit auprès de son lit s'arrêter l'Empereur. Napoléon lui-même sembla saisi d'une émotion dont il eut de la peine à se rendre maître; car il crut un moment avoir déjà vu ailleurs le blessé. En le regardant plus attentivement, et en le voyant serrer dans ses mains les débris d'une petite boîte d'ébène, il reconnut que le soldat n'était autre que Jacopo, le fils du pêcheur corse.

Nos lecteurs savent déjà les commencements de l'histoire de Jacopo. Ébloui par l'éclat que les victoires d'Italie et la campagne presque fabuleuse d'Égypte avaient jeté sur les armes de la France, il avait quitté son humble profession de pêcheur pour servir sous les ordres de son camarade d'enfance qu'il n'avait cessé d'aimer par-dessus tout. La petite boîte que Napoléon lui avait donnée comme un souvenir d'amitié, il l'avait constamment gardée sur lui, et ce fut elle qui, à la journée d'Austerlitz, avait amorti la balle qui lui était adressée.

L'empereur ne laissa pas sans récompense le noble dévouement que Jacopo lui avait montré. Il le plaça dans sa garde du corps, où le soldat monta si rapidement en grade que bientôt il put servir de soutien à toute sa famille.

Le rôle de Jacopo ne finit pas là. Plus tard, quand Napoléon, ayant succombé sous les efforts de l'Europe, eut été confiné dans l'île Sainte-Hélène, Jacopo ne se relâcha point de la fidélité qu'il avait vouée à son ancien ami.

Pendant longtemps on vit un canot rôder autour de l'île, pendant qu'un petit bâtiment se tenait à l'ancre à quelque distance. Dans ce canot vous eussiez reconnu Jacopo, déterminé à tenter, même au péril de sa vie, tous les moyens pour sauver son bienfaiteur. Mais la vigilance des sentinelles anglaises qui gardaient l'impérial prisonnier, rendit vains tous les efforts de l'ancien soldat. Après plusieurs années, Jacopo se fixa à Sainte-Hélène et fut admis au service de l'empereur, qu'il soigna durant la longue maladie qui le conduisit au tombeau le 5 mai 1821. Le fidèle serviteur resta dans l'île désormais historique, jusqu'en 1840, époque où les restes de Napoléon furent rendus à la France.

Pendant longtemps, les curieux, descendus dans la crypte du Dôme des Invalides où le corps de l'Empereur repose dans une urne de porphyre, ont pu remarquer un vieillard à cheveux blancs qui se tenait dans un religieux silence auprès du funèbre monument. On reconnaissait sans peine en lui un de ces héroïques soldats qui avaient figuré dans l'épopée impériale. Quand on l'interrogeait sur l'une ou l'autre des grandes batailles de Napoléon, il répondait avec un mouvement d'orgueil :

— J'en étais.

Mais, quand on citait le nom d'Austerlitz, il se bornait à porter la main à sa poitrine : geste intelligible pour ceux-là seuls qui connaissaient l'histoire de Jacopo; car ce vieillard n'était autre que le fils du pêcheur corse dont Napoléon, étant enfant encore, avait tant de fois visité l'humble cabane.

Depuis plusieurs années déjà, le brave Jacopo n'existe plus. Mais il a laissé, parmi les vivants, le pieux souvenir d'un dévouement sans bornes et d'une fidélité à toute épreuve.

AVIS.

Les personnes qui désireraient occuper M. Michel pour la recherche, l'examen ou l'exploitation de gisements aurifères et cuprifères (mines d'or et de cuivre) peuvent lui écrire, rue Craig, No. 148, à Montréal.

AVIS.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.

Pour 1 an..... \$1

Les abonnements datent du 1er janvier et sont payables d'avance.

Il faut s'adresser (*franco*, si c'est par lettre), pour tout ce qui concerne la Rédaction, à Achille Belle, écrivain, pour l'abonnement, etc., comme par le passé, à M. Eusèbe Sénécal, imprimeur et éditeur de l'*Echo*, No. 4, rue St. Vincent, Montréal.